Nouvelle-Orléans, septembre 1930

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Quatre Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,

Le Numéro, 35 Cents

Siège Social 422 Maritime Bldg.

Nouvelle-Orléans

BOUDOUSQUIE

Nouvelle-Orléans, septembre 1930

COMPTES RENDUS

—DE—

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1°. De perpétuer la langue française en Louisiane.

2°. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.

3°. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Souvenances d'une Jeunesse vécue dans le Vieux Carré

Conférence faite à l'Athénée Louisianais
le 20 mai 1930.

Demandez aujourd'hui à quelque vieux citoyen Créole de la Nouvelle-Orléans ce qu'il pense du progrès colossal qui s'est manifesté parmi nous pendant les dernières cinquante années de notre existence. Sa réponse vous sera, peut-être, un peu désappointante. Il vous dira, très probablement, que pour notre génération présente, les merveilles de la science et les conforts qui leur ont succedé sont incontestablement très agréables et satisfaisants. Mais il ajoutera que pour lui, sexagénaire, le bon vieux temps d'autrefois était infiniment meilleur. Alors, les coutumes de son Vieux Carré étaient bien plus françaises. Des liens étroits reliaient à cette époque les familles qu'il connaissait et fréquentait. Autour de lui, les enfants témoignaient un respect absolu pour leurs parents, et l'esprit chevaleresque qui dominait les hommes qu'il appelait ses amis, envers le sexe faible, faisait songer aux temps féodaux. En parlant du Vieux Carré de la Nouvelle-Orléans, les souvenirs du Passé envahissent mon cœur. Ils se rattachent à une jeunesse ensoleillée vécue dans une de ces anciennes demeures qui existent encore sur les rues étroites de notre ville primitive. Vous me

pardonnerez, j'espère, si, ce soir, j'épanche mon âme avec vous pendant quelques instants.

Je me rappelle, comme si c'était hier, cet édifice en briques, à deux étages, avec son toit escarpé et son vaste grenier, où je vis le jour, il y a plus d'un demi-siècle d'aujourd'hui. Notre ancienne maison, qui subsiste toujours, faisait face à la rue Ste.-Anne, qui longe un des côtés de cette bâtisse antique où nous sommes assemblés ce soir. Son numéro était alors 125, et du large balcon, ou véranda, qui s'étendait à travers le trottoir, je pouvais, dans mon enfance, étendre mon regard d'un bout à l'autre de cette rue demi-bourbeuse. Elle était mal pavée avec de gros cailloux, appelés "cobble stones", par les habitants du Carré Américain. Ces habitants me paraissaient alors appartenir à une autre race, que je ne connaissais que très peu et qui ne m'était, pour vrai dire, pas trop sympathique. Le langage que ces gens parlaient m'était presque étrange. Leurs coutumes aussi, étaient si différentes de celles de mon foyer. Mon préjugé contre ces Anglo-Savons avait été, sans nulle doute, accentué par cette bonne vieille négresse, Charlotte, qui veillait incessamment, comme un Cerbère bienveillant, sur mes chaques mouvements, et qui se plaisait à appeler mille et une fois ces êtres qui habitaient de l'autre côté de notre grand boulevard du Canal, "des Américains Coquins".

Ma bonne vieille Charlotte, avec son "tignon" de Madras et ses mille petits soins, a tracé des souvenirs ineffaçables dans les annales de ma vie. Elle appartenait à cette classe de serviteurs fidèles qui affranchis quelques années auparavant par le succès des Fédéraux respectait toujours la race blanche qui l'avait dominée autrefois et n'espérait qu'à se prouver reconnaissante de la confiance et de l'affection que ses anciens maîtres lui témoignait toujours. Charlotte avait un mari du nom de Jean, vieux "griffe", aux mains rudes, dénotant un labeur ardu. Ses pommettes étaient saillantes et ses épaules angulaires. Il exerçait son métier de charpentier dans un atelier sur le point d'écrouler, faisant face au Vieux Bassin. Rien ne me plaisait plus que de lui rendre visite, accompagné de ma fidèle Charlotte, et d'entendre les histoires étranges qu'il avait a raconter du passé. Celle qui laissa la plus vive impression sur ma mémoire se rapportait à une pluie d'étoiles qu'il m'assurait avoir vu tomber à la Nouvelle-Orléans pendant sa jeunesse. Il affirmait avoir été forcé, pour échapper au sort d'être foudroyé par un météore ardent, de se blottir sous une charette pendant qu'une pluie de feu tombait sur la terre.

En allant voir Vieux Jean, il était nécessaire pour moi de passer devant la cahute d'une ancienne sorcière, Marie Laveau, jadis reine des Voudous. Cette maison, qu'on disait être la plus

ancienne en notre ville, élevait son humble toit, ou, plutôt, devrais-je dire, s'enfonçait graduellement dans le sol, sur la rue Ste-Anne, entre Rempart et Bourgogne, vis-à-vis de chez moi. Si Charlotte faisait, en passant, le signe de la croix pour s'exorciser de l'influence diabolique de cet ancien repaire des disciples du Grand Zombi, je suivais docilement son exemple et implorait silencieusement mon Ange Gardien de me préserver des gris-gris et malefices de ces êtres damnés, qui, la veille de chaque fête de St-Jean, s'assemblaient au bord de quelque marécage infect, non loin de la ville, pour adorer un serpent que leur grande prêtresse, Marie Laveau, étalait devant leurs yeux émerveillés. La vue du reptile accélérait leur émotion, qui continuait grandissante, au bruit de chants africains et lugubres et de toms-toms, et finissait par une orgie indescriptible, où le spasme succédait à la raison, jusqu'à ce que l'état d'anéantissement physique fut atteint.

De ma véranda, cette cahute de l'ancienne reine des Voudous était toujours devant mes yeux, et j'ai bonne souvenance des regards inquiets que ma mère portait continuellement de ce côté-là. Marie Laveau alors était depuis longtemps trépassée et la châtelaine présente de son temple infame était sa fille, Mme Alexandre, femme d'une mine imposante, aux cheveux blancs at au teint très clair, c'est-à-dire couleur

café-au-lait, qui, chose extraordinaire, professait une piété très édifiante. Le soir, les ténèbres qui enveloppaient sa petite chaumière, étaient percées par des pointes de flammes, scintillantes à travers les carreaux sales de son appartement, où plusieurs lampions qui flottaient sur l'huile contenue dans des veilleuses rouges brillaient incessamment devant un autel érigé au Seigneur, à sa Sainte Mère, et peut-être, à tous les bienheureux du Paradis. Cependant Mme Alexandre, malgré sa profession apparente d'une foi très vive pour la Religion Catholique, Apostolique et Romaine, ne négligeait pas, comme j'avais ouï dire, et avais vu de mes propres yeux, l'ancienne profession de sa célèbre mère, Marie Laveau. Elle trafiquait, comme elle, dans le commerce des philtres d'amour et des charmes, ayant un étalage de gris-gris pour toutes demandes, bonnes ou mauvaises. Derrière les jalousies de nos contrevents, ayant préalablement éteint toute lumière qui pouvait dévoiler ma présence, je guettais le soir, en tremblant, ces équipages très chics qui s'arrêtaient devant sa porte, et je me demandais ce que ces femmes, vêtues d'une manière opulente, et presque toutes voilées, allaient chercher dans cette cabane en décrépitude, pendant que leurs cochers en livrée et rigides comme des baïonettes, veillaient sur leurs chevaux fringants et bien soignés. Plus tard j'appris que ces belles mondaines avaient

leurs ennuis d'esprit et de cœur. Madame Alexandre avait été choisie par elles comme leur médecin spirituel, pour raccomoder des ménages rompus, pour ensorceler quelque beau Créole qui se montrait indifférent à des yeux noirs et langoureux, ou pour ramener des fortunes à moitié dissipées par des folies de luxe ou de spéculations qui avaient abouti d'une manière désastreuse.

La clientèle de Mme Alexandre n'était pas récrutée exclusivement parmi le beau monde. Beaucoup de nègres et de négresses versaient d'une manière prodigue leurs picaillons et escalins pour l'achat de ses herbes mystérieuses et de ses amulettes aves lesquelles ils espéraient reposséder un bonheur perdu, se débarrasser d'un ennemi implacable ou attirer quelque malheur sur les têtes de certains maîtres ou maîtresses, qui, lassés de leurs effronteries ou escroqueries les avaient sommairement congédiés. Plus d'une fois le seuil de notre porte d'entrée reçut d'une négresse déclassée une surprise très desagreable pour nous. Un jour c'était un petit cercueil, accompagné de deux bougies minuscules, qui nous apprenait que quelque impertinente Africaine désirait nous voir tous dans une boîte pareille, taillée à notre mesure! Plus tard c'était un cœur en flanelle rouge, embelli de nombreuses épingles, qui paraissait soudainement sous quelque oreiller d'une de nos chambres à

coucher. Qui l'y avait déposé restera toujours un mystère. Les disciples de Mme Alexandre avaient de nombreux assistants pour exécuter leurs complots. Mais, soit aux prières de ma chère mère, dont la main droite tenait incessament un chapelet bénit, soit à l'insouciance de mon père, qui traitait ces efforts cabalistiques comme des bagatelles et des absurdités de la "négraille", les talismans de Mme Alexandre n'empêchèrent pas le bonheur de se loger sous notre toit et une bonne santé de régner parmi notre famille.

Que le Vieux Carré a changé de ce qu'il était il y a cinquante ans! Nous ne connaissions pas alors la lumière électrique, le téléphone, les calorifères modernes. Nos rues étaient éclairées par des fanaux à gaz. Jusqu'en 1849, notre ville avait été éclairée au pétrole. Ce ne fut qu'à cette époque que nos premiers fanaux brûlant du gaz parurent à la Nouvelle-Orléans. En 1882 la brillante lumière électrique apparut aux encoignures de notre Vieux Carré. J'ai bonne souvenance, dans ma tendre enfance, du nègre, avec sa chemise de flanelle écarlate et sa petite échelle, qui venait, à la tombée de chaque nuit, allumer le réverbère près de chez moi. En 1884, à l'époque de notre grande Exposition Universelle, le gaz disparut entièrement de nos rues.

Ce ne fut que le 28 Septembre, 1835 qu'on inaugura le premier chemin de fer à la Nouvelle-

Orléans. Notre vieille "Abeille", que tous nos Créoles de notre ancien Carré aimaient tellement, annonça, à cette date, la nouvelle entreprise. C'était une vraie merveille d'apprendre qu'un habitant de la Rue Royale ou autre boulevard du quartier Français, pourrait maintenant franchir à son aise l'énorme distance de quatre milles et demi, et arriver, par la force motrice de la vapeur dans un petit wagon tiré par une locomotive archaïque, au jardin enchanteur de Carrollton. Aller aussi loin était presque un grand voyage. Et la dépense n'était pas considérable —seulement 25 sous ou deux escalins! Un peu avant cette date, des trams, tirés par de bons mulets, avaient fait leur apparition en notre ville, vers le commencement de Janvier 1835, et il était maintenant possible aux élégantes de notre Vieux Carré d'aller visiter leurs amies et connaissances du Faubourg Bouligny et de la Ville de Lafayette, en payant un tarif qui semblait alors très minime. De l'encoignure Canal et Baronne à ce que nous appelons aujourd'hui "Lee Circle", alors connu sous le nom de Cercle Tivoli, faisant face à notre rue Howard, alors Chemin Triton, le taux était un escalin. Pour arriver à l'encoignure Jackson et St. Charles, alors baptisée du nom de rue Naïades, il fallait débourser dix-huit sous et demi. Au delà de la rue Jackson, la règle pour nos mulets patients qui avaient parcouru déjà une distance jugée

assez longue, était inexorable. "Ils ne passeront pas"! Il était done nécessaire de monter à bord de petits trams à vapeur si on désirait aller à l'autre bout du monde, à savoir les jardins de Carrollton. Et quelles locomotives tiraient primitivement ces trams! Elles n'étaient que des bouilloires montées sur quatre roues. L'ingénieur était exposé au soleil et à la pluie. Ce ne fut qu'en Juin 1861, que fut inauguré les chars à mulets à traversant notre ville de tous côtés. Les rues Rempart, Esplanade et Dauphine ne furent pas oubliées. Il était possible maintenant de rouler sa bosse en chars urbains jusqu'au Bayou St. Jean, et d'atteindre la rue Pologne sans inconvénient. Mais le premier février 1893, eut lieu une véritable révolution. L'électricité devait succéder aux quadrupèdes qui nous avaient si fidèlement tirés pendant tant d'années. Ce fut le commencement de la fin pour nos braves mulets, qui devaient graduellement disparaître de nos rues et être finalement éclipsés par l'arrivée de l'automobile parmi nous. Aujourd'hui, le mulet est devenu un 'rara avis' et avant bien longtemps, sa carcasse empaillée prendra place, peut-être, dans nos musées, à côté des fossiles du dinosaurien et d'autres animaux fabuleux des temps avant le déluge. Le premier char électrique date du 1er février 1893 sur l'avenue St. Charles. On lui fit grande ovation le long de sa route. Pour moi, qui n'avait alors que quinze

ans, cette merveille semblait être un prodige incroyable. Je pouvais comprendre la gloire et la satisfaction de ces hommes, maniant les freins ou percevant en conquérants la solde à payer pour voyager à travers les rues de notre ville, dans ces trams merveilleux. Que j'enviais leur sort! Je pris, donc, la résolution de devenir, dès que je serai assez âgé pour comprendre, comme eux, les mystères de l'électricité, un conducteur ou un serre-frein, afin de porter un costume qui semblait, pour moi, égaler en magnificence, l'uniforme d'un généralissimo de nos armées. Si les chevaux, inaccoutumés à ces véhicules nouveaux, se cambraient avec effroi sur leurs hanches et amenaient nos laitiers gascons, montés sur leurs hautes charettes, ornées de bidons étincellants, à jurer et à écumer avec plus de colère qu'ils démonstraient quand leurs wagons, enfoncés dans la boue d'une de nos rues non-pavées, les forcaient à crier "Sacrés mille tonnerres, la carette est embourba", pour moi ces trams électriques étaient parmi des choses les plus extraordinaires du monde.

Les maisons du Vieux Carré avaient sur les murs de leurs salons et salles à manger, des portraits de famille, dont chacun possédait son histoire particulière. Les ancêtres, mêmes ceux qui n'étaient pas représentés, avaient laissé, des souvenirs que leurs descendants aimaient à rappeler. Chez moi, j'étendais souvent parler de

mon aïeul maternel, Pierre de Trépagnier, qui avait disparu mystérieusement de son habitation, située en la paroisse St. Charles, au commencement, je crois, du XIXe siècle. Son histoire m'impressionna beaucoup. On me raconta qu'étant un matin à table avec sa femme et ses enfants, M. de Trépagnier vit entrer un de ses esclaves, qui lui annonça qu'en étranger était à sa porte et demandait à lui parler à propos d'affaire importante. Mon aïeul se leva promptement pour savoir la mission de l'inconnu. Il eut avec celui-ci une entrevue dont l'on ne put jamais savoir le but ou le résultat. Il revint alors auprès de sa femme et, l'ayant embrassée, lui dit qu'il allait s'absenter pour quelques heures mais qu'il serait sûrement de retour avant le crépuscule. Il monta à cheval et, suivi de l'étranger qui fit de même, il prit le grand chemin et ne revint jamais. Toutes les perquisitions que purent faire ses parents et amis n'aboutirent à rien. Les bois furent parcourus, mais sans succès. Ce ne fut qu'un nombre d'années plus tard qu'un homme trouva dans une forêt voisine, une boucle de soulier en argent, que la famille Trépagnier déclara lui avoir appartenu.

Après sa disparition, sa femme et ses enfants restèrent un an avant de porter son deuil, tant doutaient-ils que la mort eût pu le frapper si soudainement. Alors les soupçons se portèrent

sur un homme d'une famille très considérée, qui ayant demandé la main d'une des filles de M. de Trépagnier, fut refusé par ce dernier, non à cause de sa naissance mais par suite d'incompatibilité de caractère entre ces deux hommes. Ce soupçon fut la cause d'une haine invétérée entre deux viellies familles créoles et même d'un duel entre leurs représentants. On me raconta que celui qui était soupçonné du meurtre, parut, au moment de sa mort, désirer beaucoup dire quelque chose, mais expira avant de pouvoir faire sa confession. Le plus étrange de cette mystérieuse affaire c'est que mes parents m'affirmèrent qu'en 1860 ou 1861, au commencement de notre guerre civile, un individu arriva à la Nouvelle-Orléans et s'occupa de prendre tous les renseignements possibles sur la famille de mon infortuné aïeul. Il visita nos archives et fut conseillé d'aller voir un des représentants de la famille Trépagnier pour de plus amples informations. Il répondit qu'il ne désirait pas s'adresser à un membre de cette famille s'il pouvait avoir ce qu'il cherchait ailleurs. Se rendant compte, enfin, qu'il ne pouvait apprendre rien de très important sans l'assistance d'un descendant de Pierre de Trépagnier, il se décida à rendre visite à un de ses petits-fils, qui alors était greffier à la Nouvelle-Orléans. Il lui demanda si son grand-père était français. Le greffier l'ayant prié de vouloir se faire connaître et de lui dire la

raison de sa question, l'individu témoigna le désir de garder l'incognito. "Ce sont des affaires très sérieuses, monsieur, qui m'amènent ici. Je désirerais beaucoup examiner vos papiers de famille". Celui qu'il avait interrogé n'en possédant aucun, le renvoya à son tour à une meilleure source de renseignements. Mais le visiteur mystérieux disparut alors pour ne plus reparaître. Cependant on raconte qu'il dit à plusieurs personnes, pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans qu'il était envoyé par un certain consul de la Mobile pour prendre des renseignements sur la famille de Pierre de Trépagnier, qui avait disparu longtemps auparavant de la paroisse St. Charles. Il ajouta même que ce monsieur de Trépagnier avait un frère, qui demeurait à Calcutta, aux Indes, et qui était mort laissant une fortune d'un million sept cent mille piastres. Par suite de la Guerre Civile qui sévissait alors, et de négligence plus tard, la famille n'essaya jamais de vérifier cette nouvelle.

Telles étaient les histoires que j'entendais des miens pendant mon enfance dans le Vieux Carré et qui me faisaient rêver de devenir un jour plus riche que Crésus. Napoléon Bonaparte n'était pas oublié non plus, autour de notre foyer, car souvent mon père nous entretenait du sujet de son infortuné cousin, le jeune Général de Brigade, Charles Angélique, qui fut le premier à offrir ses services au glorieux petit caporal à son

retour de l'Ile d'Elbe. La Bédoyère fut fusillé, comme vous devez l'avoir lu, sur la plaine de Grenelle au commencement de la Restauration. Mais si je dois croire ce que mon père me raconta alors, Napoléon ne fut pas le seul à qui un asile fut offert à la Nouvelle-Orléans par ses citoyens bienveillants. Une invitation pareille fut reçue par La Bédoyère de ses cousins, les Huchet de Kernion. Leur habitation sur le Chemin de Gentilly aurait été son asile contre la proscription de Louis XVIII, si l'habile Fouché, Ministre de Police, à Paris, n'avait saisi le jeune général au moment où il embrassait sa femme avant de s'embarquer pour l'Amérique.

Nos Créoles du Vieux Carré étaient journellement nourris des souvenirs de leurs glorieuses origines françaises. Il n'est donc pas étrange que nos jeunes femmes franco-américaines, à l'epoque de mon enfance, essayaient de vivre d'une manière analogue à celle de leurs ancêtres d'outre-mer. Une jeune fille du Vieux Carré était souvent instruite par sa mère à faire le moins de bruit possible dans ses mouvements. Une véritable Créole devait s'étudier à marcher dignement et silencieusement, ou plutôt à voltiger, comme un papillon. Elle devait considérer le sol comme un champ de blé, et éviter d'écraser, par ses pas, une simple gerbe grandissante!

La saison d'Eté avait ses charmes pour les enfants du Vieux Carré. C'était l'époque où les

vérandas devenaient populaires, et les cerfs-volants montaient au ciel. Mais les petites filles avaient leurs jouissances aussi. Avec leurs vieilles négresses, elles se rendaient à la Place Congo, alors entourée de chaines, et dansaient sur l'Herbe fraîchement coupée. On entendait de tous côtés, des brins de vieilles chansons françaises:

"Qui est-ce qui frappe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine"

ou encore:

"Nous n'irons plus aux bois,
Les lauriers sont coupés"

entremêlés de ces autres couplets si connus:

"Sur le Pont d'Avignon"

ou

"Malbrouck s'en va-t'en (sic) guerre,
Mironton, mironton, mirontaine".

Mais le jour ne pouvait pas continuer indéfiniment. L'heure du coucher approchait. C'était alors le temps de penser à regagner le logis. Mais avant d'arriver chez eux, nos enfants Créoles rendaient visite à Brisolara, le confiseur, à l'encoignure St-Pierre et Rempart, pour acheter du sucre d'orge ou des gâteaux. Betsie, avec son brillant tignon, assise au devant de sa porte, en face de la Place Congo, n'était pas ignorée. Elle recevait sa part des picaillons de nos jeunes Créoles, car son large panier, qu'elle protégeait continuellement avec son évantail en latanier, contenait des "estomacs mulâtres", du "Tac-tac", des bâtons z'amandes (sic), du col-

lant, orné de pacanes et reposant sur du papier écolier rayé, des pralines et autres délices.

Si maman avait oublié de donner à son petit garçon ou à sa gentille petite fille l'argent nécessaire pour assouvir son appétit friand, l'enfant ne se lamentait pas. Arrivé chez lui il avait sa revanche. La charette de crème de Manessier n'était pas encore passée. Quand le son argentin des grelots attachés au col du cheval la traînant, se faisait entendre, l'enfant était bien armé monétairement, et l'attendait avec impatience. Alors suivait une réjouissance sur le balcon, ou véranda, à la lueur des étoiles, quand notre jeunesse dégustait les biscuits glacés que nul autre que Manessier savait confectionner proprement. Peut-être un Italian attardé s'arrêtait avec son orgue de Barbarie au-devant de la demeure d'un heureux enfant. Au son baroque de sa musique, apparaissait, se cramponnant à la dentelle de fer du balcon, provenant peut-être de la forge d'Abel Mangin, le grand forgeron de la Rue Ste-Anne, un petit singe espiègle, vêtu d'un pantalon et d'un paletot rouge, qui tendait son petit chapeau, orné de plumes, pour une pièce d'argent qui ne lui était jamais refusée. .

Le jour du Mardi Gras était alors, comme il l'est aujourd'hui, un des plus joyeux pour nos jeunes Créoles du Vieux Carré. Mais nos parents et aînés ne prenaient pas, saufs certaines exceptions, l'intérêt que nos mondains d'aujourd'hui

attachent à nos bals carnavalesques. Les Anglo-Américains avaient commencé à dominer non seulement notre commerce, mais aussi nos affaires mondaines. Les familles franco-louisianaises ou créoles de notre Vieux Carré, ayant souffert des ravages de notre Guerre Civile, avaient vu leurs fortunes réduites ou épuisées, et avaient eu à céder le pas à ces Anglo-Américains qui, pour eux, représentaient ces Yankees qui les avaient vaincus et qu'ils détestaient dans leurs cœurs. Les organisations de notre Carnaval étaient en grande partie aux mains des riches habitants du Quartier Américain, auxquels nos bons Créoles ne reconnaissaient aucune supériorité sociale mais plutôt accordaient, avec leur orgueil proverbial et ancien, une place infiniment subalterne à celle qu'ils possédaient comme descendants d'anciens pionniers français qui avaient brillé parmi l'entourage de Louis XIV et autres rois de France. Si la plupart des familles franco-américaines de notre Vieux Carré avaient perdu leur lustre à cause des revers de la Fortune, elles n'étaient, cependant, en aucune manière vaincues. Les Américains pouvaient contrôler, par leur argent, le Carnaval et ses folies. L'Opéra Français, sur notre Rue Bourbon, était l'endroit où les Créoles brillaient dans toute leur gloire. Aucun sacrifice n'était considéré trop grand pour leur permettre de s'abonner, pendant la saison théâtrale, à une baignoire, à une loge grillée ou

découverte, et même à une avant-scène. Gounod, Verdi, Massenet, Meyerbeer et leurs enivrantes symphonies étaient indispensables à leurs existence. Ne pas avoir au moins un siège reservé à l'Opéra Français était, pour nos Créoles d'autrefois, presque une disgrâce. Le soir de l'Ouverture de la Saison, la corbeille étincelait de diamants portés par nos superbes femmes franco-louisianaises, qui, dans leurs atours et affublées de leurs bijoux de famille, semblaient des Marie-Antoinette et autres reines du passé, soudainement réincarnées.

Ma première impression d'une représentation à l'Opéra Français me restera jusqu'à mon dernier jour. De la réalite j'avais été soudainement transporté dans un monde de songes et une terre de fées. En passant le portail de l'Opéra, j'étais entré soudainement dans un lieu de brillantes illusions qui semblaient appartenir à une autre planète que celle de la terre où j'étais lié. La salle était comble. L'éclat, la richesse et la beauté régnaient autour de la loge grillée où j'avais pris mon siège. On jouait se soir-là **Roland à Roncevaux,** immortalisé dans notre Vieux Carré par un fort-tenor, Berger, qui, sans efforts apparents, élevait sa voix plus haute que les cieux en chantant sa célèbre chanson "Superbes Pyrénées". Personne, dit-on encore dans notre Vieux Carré, ne put dépasser Berger et ses héroïques uts de poitrine.

En revenant chez moi, je ne rêvais que de Charlemagne, du sanglant Roncevaux, de Roland et de Durandal, et de Ganelon et sa basse trahison. Ce soir fut mon début comme spectateur de notre Opéra Français, mais au cours des années qui suivirent cette date mémorable, mon âme fut souvent transportée par "Les Huguenots" chantés par des maîtres comme Lafarge et Mlle Schweyer Lematte, par "L'Africaine", "La Favorite", "Rigoletto", "La Juive", et cetera. Les noms de Claverie, Bouxmann, Feitlinger, Mlle Baux, et autres chanteurs par excellence de notre Vieux Carré pendant sa plus glorieuse épopée artistique, éveilleront toujours en moi des souvenirs qui adouciront les heures qui me restent à séjourner sur cette terre.

Il vous semblera, peut-être, curieux, que la première visite d'un enfant créole au Temple des Muses de notre Vieux Carré laissèrent d'aussi impérissables souvenirs dans son cœur. Cela s'explique en disant que la vie d'un jeune Franco-Louisianais de la Nouvelle-Orléans, il y a presque un demi-siècle d'aujourd'hui, n'était pas excitante et mouvementée, quoique superlativement heureuse. Voyons quels sont les souvenirs encore vivants qui me restent de ma plus tendre enfance. Ma première et plus vive souvenance est de ce bon feu qui pétillait dans notre foyer quand la bise glaciale d'hiver sifflait à nos fenêtres. Assis autour de la cheminée reconfor-

tante, mes sœurs et moi étendions nos petites mains froides vers les flammes pour les réchauffer. Pendant que nos poitrines, faisant face au foyer, rôtissaient, nous sentions de petits frissons careser nos épines dorsales, car nos chambres à coucher étaient si vastes alors qu'il était simplement impossible de les rendre confortables pendant la cruelle saison d'hiver. En regardant les flammes, nos oreilles étaient attentives à un cri familier venant tous les matins de notre étroite rue. Tout à coup nos visages s'épanouissaient. "Bels calas tout chauds"! Une voix annonçait du dehors. Quelques instants plus tard, nos vieilles négresses rentraient avec un plat de calas doux encore fumants, pour nous délecter et pour ajouter au plaisir du café-au-lait qu'on nous portait en même temps. Pendant notre repas matinal, Victoire, une négresse fidèle qui nous avait vus tous naître, et qui servait nos parents longtemps avant notre naissance, s'asseyait parmi nous et nous racontait des histoires incroyables sur un sujet favori—les Voudous. Ses récits nous donnaient le soir des cauchemars et me faisait tirer mes couvertures sur ma tête, après que ma moustiquaire avait été soigneusement bordée par ma bonne mère, pour me protéger des diablotins dont Victoire avait parlé le matin. Victoire parlait aussi d'autres sujets et son orgeuil n'était pas minime. Elle se plaisait à nous dire qu'elle n'était

pas une simple négresse mais "un cordon bleu", son grand-père, ancien esclave, ayant eu l'honneur d'être choisi comme coiffeur d'un futur roi de France, à savoir Louis-Philippe, à l'époque de sa visite chez Monsieur Mandeville de Marigny, à la Nouvelle-Orléans.

Un visiteur journellement attendu par moi était Edouard, le célèbre patissier nègre, qui allait de maison en maison, vendre ses galettes au coco, à la crème, à la viande, aux huîtres ou aux pommes, et qui avait une bonne clientèle parmi nos meilleures familles créoles. Je me rappelle le célèbre panier qu'il déposait soigneusement sur le carrelage du vaste corridor, qui servait de porte-cochère et d'entrée à notre maison. Pour moi, son panier recouvert d'une toile-cirée marbrée, contenait autant de mystère que la célèbre boîte de Pandore. Je me demandais toujours quel nouveau délice culinaire il avait inventé pour mon palais avide. Les familles de notre Vieux Carré faisaient alors bonne chère, et leurs caves étaient toujours remplies des meilleurs vins de France, de liqueurs telles que Marie Brisard, de champignons français—ceux de Lafaurie Frères étant les plus populaires—de petits pois importés de France, d'asperges et fruits conservés, aussi d'origine gauloise, de saucissons d'Arles et de Lyon, véritables et non-contrefaits —enfin de tout ce que l'ancien royaume des Bourbons pouvait fournir de mieux. Le cachet

d'excellence sur tout article, soit de nourriture, de toilette ou d'ornement, était alors d'empreinte française. Même les remèdes des petites pharmacies de famille avaient presque tous des étiquettes françaises—Eau des Carmes déchaux, pour calmer les nerfs, Quinquina Laroche, comme reconstituant, etc., etc.

Mais quoique la France était le 'nec plus ultra' d'excellence, l'Orient n'était pas tout-à-fait dédaigné dans notre Vieux Carré, et la Chine jouissait d'une certaine popularité locale. Pablo, un disciple de Confucius, avec une tête de vieux Bouddha, avait établi une cuisine publique sur la rue Dumaine, entre Dauphine et Bourbon, qui était devenue tout-à-fait à la mode. Les négresses des familles créoles arrivaient continuellement aves des plats et assiettes vides, que Pablo et ses marmitons chinois s'empressaient de remplir de riz cuit à la façon orientale, de petits filets mignons garnis de patates frites, qui faisaient les délices de leurs clients habituels. Pablo avait si bien réussi à établir sa réputation comme chef parmi notre population créole que certaines rumeurs qui commencèrent à circular au sujet de ses habitudes culinaires n'eurent d'abord aucun effet sur les revenus de sa célèbre cuisine. On affirmait que Pabo et ses aides se servaient de leurs bouches pour assaisonner leurs mets, jugeant ce procédé plus rapide et commode que l'usage de salières ou de poi-

vrières pour leurs cuissons. J'avais, enfant, entendu ces histoires, mais je dois avouer que malgré des rapports pareils, mon appetit enfantin pour tout ce que Pablo préparait ne diminua en aucune façon.

Parler du Vieux Carré d'autrefois sans dire quelque chose de la vieille Cathédrale St-Louis, qui subsiste encore après une si longue existence, serait donner un aperçu bien incomplet de ces jours du passé que j'essaye de ressusciter ce soir. Car ce temple du Seigneur était alors le point central autour duquel se déroulait la vie, les joies et les peines des pieux citoyens franco-américains de notre métropole du sud. Nos Créoles les plus élégantes se faisaient une gloire d'être comptées au nombre des chanteuses qui, de la tribune élevée de l'antique église, prêtaient souvent leurs voix pour louer le Seigneur. Aux temps du Carème, l'enceinte de la Cathédrale était comblée des rejetons de nos anciens pionniers français qui se pressaient pour entendre les paroles éloquentes émanant des lèvres de prédicateurs Dominicains — Lacordaires modernes — venus expressément de France et à grands frais, pour prêcher l'Evangile pendant la Saison Sainte. Le dimanche les bancs étaient tous occupés et la lumière du soleil pénétrant à travers les vitraux coloriés des nombreuses fenêtres, se reposait, comme une auréole, sur les têtes d'une foule distinguée, pieusement age-

nouillée. Une des dévotes les plus remarquables, qui fréquentait ce lieu sacré à cette époque était la vénérable Madame Capdevielle, un ange terrestre, dont l'inépuisable charité et indomptable énergie pour soulager les pauvres, avaient rendu son nom proverbial comme la femme la plus indispensable du Vieux Carré français. Rien de réellement louable ne pouvait être organisé sans que son nom ne paraisse au premier rang comme patronesse. Sous son égide, le succès de quêtes pieuses, de foires pour le bénéfice de sa Cathédrale bien-aimée, de concerts pour aider la Maison Hospitalière—dernier gîte de grandes dames d'autrefois maintenant réduites à la misère-qu'elle avait prise sous sa protection, était assuré d'avance. Angelo Frontini, le vieux sacristain de la Cathédrale St-Louis, lui réservait à toutes occasions, sa révérence la plus profonde et son plus aimable sourire. Et qui, parmi nos anciens habitants du Vieux Carré, peut oublier ce brave Angelo, qui pendant vingt-sept années servit, comme sacristain, notre plus vieille église néo-orléanaise, avec une touchante dévotion? Angelo était Italien de naissance mais Français de cœur et d'attachement. Il débarqua à la Nouvelle-Orléans en 1884 et six ans plus tard était établi comme sacristain, major domo, Garde Suisse et Cerbère Militaire de notre importante Cathédrale! Dès ce temps-là, sa popularité commença à grandir. Il était connu

et bien aimé de tous les paroissiens, hommes, femmes et enfants, blancs et noirs. Sa longue redingote écarlate, garnie de galon d'or, la large écharpe de velours noir bordée d'or, reposant en bandoulière sur son épaule droite, la plaque d'argent portant l'empreinte des armes du diocèse sur sa poitrine, ses culottes noires avec une large bande rouge sur leurs côtés, l'épée sur sa hanche, en signe de son autorité, son chapeau de maréchal, fait de castor noir et garni de plumes, et finalement son formidable bâton de tambour-major à tête argentée, lui donnait une apparence réellement antique. Un étranger le voyant pour la première fois était tenté à croire que notre Très Saint-Père le Pape avait envoyé un des Suisses de sa grande basilique Romaine pour desservir une église d'outre-mer qui lui était bien chère.

Angelo Frontini s'éteignit, comme une chandelle qui s'est consumée jusqu'au bout, le 14 février 1917. Après sa mort, à l'âge avancé de 74 ans, les anciens habitants du Vieux Carré qui avaient déjà commencé alors à emigrer vers le quartier américain, se demandèrent entre eux beaucoup de questions. Qui pourrait remplacer le bon Angelo et emplir avec tant d'exactitude les tâches qui lui avaient été imposées? Car c'était lui qui, à la pointe du jour, préparait l'autel pour la première messe matinale et arrangeait aves ordre les vêtements sacrés que le prêtre

et ses acolytes devaient porter pour célébrer l'office. Les anciennes cloches du beffroi répondaient journellement à son bras vigoureux et appelaient les fidèles à leurs dévotions accoutumées. Angelo savait que sur lui seul dépendait le soin d'allumer les chandelles devant le tabernacle et que nul autre que lui ne serait blâmé si une, seulement, était oubliée. Et il n'eut jamais occasion de recevoir une réprimande à ce sujet. Baptêmes, mariages et sépultures l'occupaient constamment. Il était le Majordomo de la Cathédrale et, à la seule exception du curé, le bien-aimé Père Hyacinthe Mignot, l'être le plus choyé de tous dans notre Vieux Carré.

Mais personne dans notre Quartier Français ne pouvait égaler, et bien moins surpasser, dans l'estime populaire, le Père Mignot. Il était pour ainsi dire, l'âme de ce district ancien. Sa corpulente figure, son visage doux et rubicond, sa longue barbe blanchissante, et son intarrissable sourire, étaient empreints dans tous les cœurs. Les pauvres le bénissaient. Comme l'ancien moine espagnol, Fra Antonio de Sedella, Père Mignot semblait posséder le toucher de Midas quand il s'agissait d'aider les pauvres, les infirmes et les délaissés. Sa main gauche ignorait les largesses de sa droite et l'argent qui entrait dans son gousset en sortait rapidement pour donner un peu de joie et de courage à des cœurs

assombris et désespérés. Les sourds-muets l'avaient couronné comme leur meilleur ami, car Père Mignot avait établi pour eux un refuge confortable à Chinchuba, près de Mandeville, où l'isolement résultant de leur infortune physique, était graduellement dissipé par les bons procédés et l'instruction utile qui leur étaient donnés par des Saintes Religieuses que le Père Mignot avaient enrôlées comme condisciples.

La bonté du Père Mignot comme confesseur était connue de tous et surtout d'un certain petit pécheur créole qui a l'honneur de vous adresser ce soir. Aucune remontrance sévère ou lourde punition n'émanait jamais des lèvres de ce bon Père Mignot. Je me rappelle encore ses dernières paroles qui suivaient infailliblement l'aveu de mes fautes personelles. "C'est très bien, mon cher enfant. Demandez bien pardon à Dieu pour vos péchés. Dites un bon Acte de Contrition, récitez un Pater et un Ave, et je vous donne l'Absolution". Si un être a jamais mérité par ses œuvres le bonheur éternel et devrait jouir des délices du Paradis, le Révérend Père Hyacinthe Mignot, de notre Vieux Carré, doit aujourd'hui briller parmi les phalanges éblouissantes qui gardent éternellement le siège du Très Haut.

Nos habitants du Vieux Carré—les Vergès, Deléry, Lapeyre, Schmidt, Claiborne, Miltenberger, Doussan, Duruty, Grima, Bouny, Cas-

sard Lavillebeuvre, Villeré, Lambert, Capdevielle, Saulet, Ferrier, Hincks, Perilliat, Durel, Rouen, Archinard, Vienne, Lafargue, Pascal, Dupuy, et autres—étaient des gens aimables et distingués. La famille Landry de Freneuse de St-Aubin, dont la mère était une Bouligny et une amie d'enfance de ma mère, habitait à côté de chez nous. J'ai bonne souvenance des conversations intéressantes qui frappèrent mon oreille, quand au crépuscule, mes parents et ceux de mes voisins, assis dans des fauteuils confortables et respirant l'air frais de la nuit, échangeaient, de leurs balcons attenant l'un à l'autre, leurs impressions du jour, les dernières nouvelles ou quelque bizarre histoire du passé.

La doyenne chez nous était notre grand-mère adoptive—ou Mère comme nous l'appelions—une cousine de ma bonne maman, qui l'avait adoptée très jeune, quand, par un tour cruel du sort, elle avait perdu ses père et mère. Mère était une Farrault de la Villebeuvre qui avait épousé un Monsieur Samuel Jarvis Peters, fils d'un homme de Stamford, dans l'état du Connecticut. Ce dernier était venu s'établir à l'âge de 17 ans et au commencement du XIXe siècle, à la Nouvelle-Orléans, dont il avait prévu la destinée. Le beau-père de notre "Mère" chérie par sa persévérance et son industrie, devint plus tard, un de nos citoyens les plus distingués et le fondateur de notre système présent d'Ecoles

Publiques. Ce Monsieur Peters avait épousé à la Nouvelle-Orléans une Française de la Martinique, Mlle Angélique de Silly, dont "Mère" nous parlait souvent. Parmi les plus drôles histoires qu'elle nous racontait à son sujet, je me rapelle celle de la première impression de cette demoiselle Angélique de Silly (la jeune épouse de M. Peters) de notre Nouvelle-Orléans. Elle ne comprenait pas l'anglais et ne pouvait que "baragouiner" (comme nous Créoles le disons) quelques mots de la langue Anglo-Saxonne. Son mari, à son tour, ne parlait ni ne comprenait guère mieux le français. Mais leur ménage n'en était pas moins heureux pour cela, peut-être dû au fait que ne pouvant se comprendre, ils n'avaient pas l'occasion d'exprimer des opinions vexantes et de se quereller. Madame Peters (née de Silly) au commencement de son mariage se promenait un jour avec son époux dans l'enceinte de notre Vieux Carré, quand son attention fut attirée par des écritaux-affiches sur diverses maisons, dont la légende lui paraissait incompréhensible au point de vue d'orgueuil civique. Ces écritaux était en anglais et avaient pour but d'annoncer des immeubles à vendre. Mme Peters ayant lu l'inscription "For Sale", l'avait interprêtée en français comme indiquant que l'édifice qu'un certain propriétaire voulait disposer était "Fort Sale" et que par acquit de conscience le public en était dûment avisé

d'avance par le vendeur. C'en était assez, pour notre bonne Mme Peters de voir une brave petite ville, qui, au point de propreté laissait encore beaucoup à desirer, survivre à ses défauts, sans avoir à lire des annonces clouées aux portes de ses maisons, annonçant au public que ses immeubles étaient malpropres et "Fort Sales". Comment pouvait-on espérer à se débarasser d'une telle marchandise?

Un jour, comme Mère me le racontait, notre bonne dame Peters eut une expérience assez désagreable avec un marchand irlandais du Marché Français. Suivie de son esclave armé d'un grand panier, elle avait été faire ses achats pour le repas du lendemain. L'Irlandais lui avait vendu le jour auparavant une délicieuse poule que sa famille avait mangée avec grande satisfaction. Mme Peters en désirait une pareille. Mais la volaille que l'Irlandais lui offrit laissait beaucoup à désirer. Elle la repoussa aves dédain. Sa chaire était aussi dure que celle d'un jeune rhinocéros. Elle voulait une volaille aussi tendre que celle qu'elle avait achetée la veille. Mais comment se faire comprendre. L'Irlandais était au bout de ses flûtes. Rien ne pouvait satisfaire Madame. Il s'approchait d'elle avec une nouvelle offrande, se retirait pour se rapprocher encore, décrochant une appétissante petite poularde, offrant même un jeune dindon. Ses efforts n'aboutissaient à rien. A la fin il

abandonna la partie et, s'éloignant de sa cliente exigeante, lui tourna poliment le dos. Ce fut alors le tour de Mme Peters. Irritée de l'insouciance du marchand irlandais, elle commença à lui crier dessus dans son patois franco-américain des plus amusants. Son vocabulaire anglais étant des plus limités, elle ne put trouver que quatre mots de cette langue pour exprimer ses désirs. Le français devait combler la lacune. Alors elle lui dit d'une voix irritée: "Me want one chicken comme hier". L'Irlandais, ne comprenant pas le français, interprêta ces paroles indiquant qu'elle voulait qu'il s'avança vers elle avec une nouvelle volaille. Il s'approcha, disant respectueusement: "Yes, Mam, I'll come here with another chicken". La colère de Mme Peters augmentait. "No, no, me tell you Comme Hier". "Well, I am here", répétait le marchand de plus en plus mystifié. Peut-être Mme Peters exaspe-rée, aurait gifflé l'impertinant marchand qui, plus elle criait "Comme Hier", plus il la côtoyait et la serrait de près, si un ami de notre bonne dame, parlant anglais, et passant à ce moment n'était pas venu à son secours. Mme Peters, rouge de colère, expliqua son cas à son champion et répéta sa phrase. L'Irlandais en fit de même. Alors ce fut le tour du Monsieur qui s'était avancé, de rire aux éclats. Avec la sagesse de Salomon il donna son jugement. Le marchand irlandais ne méritait aucune bâtonnade pour sa

conduite. Madame Peters parlait français. Le marchand de volaille l'anglais. Pour Mme Peters "Comme Hier" voulait dire "Like Yesterday". Pour l'Irlandais "Come Here" signifiait "Venez Ici". Il avait obéi à Madame d'une manière très empressée et méritait son patronage futur!

Cette histoire de l'expérience de Mme Peters au Marché Français éveille en moi des souvenirs que je ne peux pas oublier. Nos Halles Centrales avaient un attrait tout particulier pour nos enfants créoles du Vieux Carré. Après avoir assisté à la Messe célébrée en la Cathédrale St-Louis ils s'empressaient avec leurs parents vers le Marché Français pour régaler leurs yeux sur des personnages bizarres, des Indiens de la tribu des Chactas, qui venaient tous les dimanches de leurs villages établis à Bonfouca et aux alentours de Mandeville, pour vendre leurs marchandises en ville. Leur endroit préféré était l'espace entre le Marché aux Légumes et le Bazar. Accroupies sur le sol, leurs femmes attendaient patiemment des acquéreurs pour les racines de sassafras, pour le filé, le plantain ou le vétivert qu'elles avaient à vendre, et qui étaient étalés sur des feuilles de papier jaune devant elles. Des larges paniers qui étaient fixés sur leurs dos, apparaissaient les petites têtes brunes de leurs papooses aux cheveux raides et noirs comme du jet. Leurs maris, enveloppés dans leurs couvertures, regardaient avec des visages de sphinx, les pas-

sants, ne montrant aucun empressement à se débarrasser des paniers sauvages, des arcs, des flèches et fusils indiens, faits de serbacanes, qu'ils désiraient vendre.

Il semblait à nous, enfants, que les plus grands attraits du Marché Français étaient groupés dans un seul endroit, car près des marchands indiens étaient les oiseleurs aux cages fourmillantes de papes de prairies, de cardinaux et de moqueurs, volatile que tout bambin désirait avoir. J'étais au comble de la joie quand, m'acheminant vers ma demeure, je tenais à la main un sac ou une boîte, percé de plusieurs trous, dans lequel j'entendais et sentait un oiseau sautiller. C'était une nouvelle addition à mon petit jardin zoologique, car je dois vous dire qu'alors j'avais établi chez moi une collection vivante de Cochons d'Inde, d'oiseaux, de caméléons, de pigeons, de souris blanches, et même de grosses criquettes noires, appelées "Chevaux du Diable", ce qui m'occupait beaucoup mais ne plaisait guère à mes bons parents. Ils auraient préféré me voir plus interessé à ce vieux Français qui tous les jours traversait les rues de notre Vieux Carré, avec une grande boîte en ferblanc, peinte couleur brune, et pendante, par une courroie de ses épaules. Cette boîte contenait de délicieuses gaufres. Les marchands rabais, poussant devant eux leurs petites charettes à deux roues, se faisaient entendre par leurs voix

rauques. Les ramoneurs nègres qui se promenaient avec leurs chapeaux de poil et leurs cordes et lataniers, avaient leurs cris particuliers. Les marchands qui achetaient des bouteilles vides des enfants du Vieux Carré avec des petits mannequins, sifflets et autres bagatelles, de valeur insignifiante, annonçaient leur approche au son d'une trompette de fer-blanc. Mais le vieux marchand de gaufres était plus artiste que tout autre. On allait à sa rencontre quand le son de son triangle de fer, qu'il frappait musicalement, éveillait les échos de nos rues étroites.

Mais le vieux marchand de gaufres avait un rival redoutable. C'était Pierre, demeurant rue Ste-Anne, près de la Place Congo, entre Rempart et St-Claude. Il excellait dans la confection de bonbons fondants. Il avait une tête de patriarche, et ses cheveux étaient aussi blancs que la neige. Sa confiserie était pauvre en apparence et très sombre, mais d'une propreté scrupuleuse. Il n'avait pas pignon sur rue, mais devait se contenter d'une vieille chambre en état de décrépitude, faisant face à une cour mal pavée. Je le vois encore, allumant sa chandelle et se dirigeant avec moi vers son petit atelier. Sur une table de marbre était un étalage de bonbons fondants blancs, roses et marrons, en formes d'étoiles et d'animaux et même de petis jambons, ainsi que des petites bouteilles en

sucre, avec des étiquettes lisant Madère, Anisette, etc., et remplies de liqueur délicieuse. Pierre avait un établissement modeste, mais Gisclon, le grand chocolatier de la Rue Royale, ne pouvait le surpasser dans l'excellence de ses produits.

L'hiver était la saison populaire pour les jeunes gens de notre Vieux Carré. Les bals et réceptions se succédaient alors les uns les autres. A cette époque toutes fonctions mondaines avaient lieu dans des familles et non, comme aujourd'hui, à l'Orléans, au Patio Royal, au Country Club, à l'Athenaeum ou en autres lieux populaires et publics. Alors "Boule de Neige" ou "Snow Ball", était dans toute sa gloire. Musicien naturel, Boule de Neige était un nègre aussi noir qu'un as de pique et Africain pur sang. Il avait son orchestre, composé de violons, tambours, basses et pianos et était très recherché par nos élégantes et nos bons danseurs du Vieux Carré. Il jouait de la vraie musique et non cette abomination, connue de nos jours comme "Rag Time" qu'on appelle de la musique.

Le jour de l'An était la grande fête de l'Année pour nos adultes et nos enfants. Les jeunes filles s'astiquaient de leurs mieux et attendaient en leurs salons les visites des jeunes gens qui, en grande tenue, redingote ou Prince Albert de drap, chapeau de soie et cannes et gants à la main, venaient offrir leurs compliments, avec

des dragées françaises, et déposer leurs cartes de visites dans les corbeilles qui les attendaient. A cette date les chaperonnes étaient de rigueur pour toutes occasions. Les mères étaient toujours au salon quand leurs filles entretenaient un visiteur masculin, et nos parents du Vieux Carré auraient eu des syncopes à la seule pensée que leurs filles pussent aller à une réception, à une régate, à une promenade ou au théâtre sans être accompagnées de leurs mères ou de leurs pères, et souvent de tous deux. L'âge de jeunesse enflammée n'avait pas commencé à vivre. Les enfants, de leur côté, avaient leurs jouissances le Jour de l'An. La Noël n'était pas importante pour eux. Ils pendaient leurs bas de la manière traditionelle, mais c'était le Premier Jour de l'An que le grand magasin de jouets de Damiens, encoignure Royale et St-Pierre, se trouvait dénué de marchandises. Il était aussi vide qu'un plat léché par des chiens et nos enfants du Vieux Carré l'avaient simplement dévalisé. Il ne me reste à parler que d'une autre grande fête de notre Vieux Carré avant de terminer ce monographe volumineux de souvenances de ma jeunesse. Le Quatre de Mars était une fête attendue de tous. A cette époque notre ville ne possédait pas un corps régulier pour combattre les incendies. Nos citoyens servaient volontairement à cette besogne et il était considéré très honorable pour les hommes les plus

marquants de s'enrôler comme pompiers volontaires. Le Quatre de Mars était leur grand jour. En tenues irreprochables, et même gantés, ils parcouraient les rues de notre ville, tirant leurs pompes, merveilleusement décorées, par des cordes blanches et rouges. Chaque compagnie essayait de surpasser en splendeur toutes les autres. Un argent considérable était dépensé pour cette fête annuelle. Les chevaux étaient empanachés et leurs harnais, ornés de cuivre, brillaient comme des diamants au soleil. Le quatre de Mars passa enfin de mode. La Nouvelle-Orléans était devenue trop moderne. Les pompiers volontaires avaient cédé le pas aux réguliers, moins nombreux mais plus disciplinés et effectifs. Le Vieux Carré versa une larme sur la fin d'une de ses jouissances qui venait de disparaître et prit la resolution de vivre au XIXe siècle d'une manière contemporaine.

Tempora mutantur et nos mutamur in illis

Les temps ont changé et nous avons changé avec eux. Peu de nous se rappellent aujourd'hui notre Vieux Carré d'autrefois. Les anciennes coutumes ont disparu. Certains de nos édifices vénérables, comme notre Opéra Français, notre Hotel St-Louis, notre Prison ancienne de la Rue Ste-Anne ont cessé d'exister. D'autres immeubles autant estimés sont menacés à présent du même sort. Si mes paroles ont réussi à ressusciter en vos cœurs les souvenirs de notre vieille

ville, d'une partie d'elle qui était plus française qu'américaine mais qui voit son atmosphère pittoresque et distinguée s'effacer comme un mirage dans le désert, si ce que je viens de vous raconter vous fera aimer plus profondément nos origines françaises et vous fera estimer, après notre bannière américaine, le tricolore de la France comme votre second drapeau, un fils du Vieux Carré qui se réjouit de ses gloires passées et de son histoire, se jugera amplement récompensé.

George C. H. Kernion.